



Anna Seghers, l'amie retrouvée

Dans « La Septième Croix », best-seller de la littérature antifasciste dès 1942, l'écrivaine allemande ravive les puissances de la solidarité au cœur de la terreur nazie. Le voici traduit

JEAN BIRNBAUM

Au mois de juin, quand parut le supplément spécial « Les 100 romans du Monde », les lecteurs ont été nombreux à nous signaler l'absence de tel ou tel ouvrage pourtant célèbre. Parmi tant de livres oubliés, ils auraient légitimement pu citer *La Septième Croix*, de l'Allemande Anna Seghers, chef-d'œuvre vénéré de génération en génération. Car voici un best-seller planétaire que *Le Monde* non seulement n'a pas retenu dans sa liste des « 100 », mais auquel il n'a même pas consacré la moindre ligne ! Vous aurez beau fouiller les archives de votre quotidien, vous ne trouverez aucun article sur ce grand classique de la littérature antifasciste.

Un silence qui étonne pour au moins trois raisons. D'abord, ce livre au rayonnement universel a été publié en français, chez Gallimard, dès 1947, trois ans après la naissance du *Monde*. Ensuite, il a été rédigé en France, plus précisément à Meudon, près de Paris : à la fois communiste et juive, l'auteure, née en 1900, s'y était installée dès 1933, fuyant une Allemagne où les partisans d'Hitler jetaient ses livres au feu. Enfin, ce roman, le premier à évoquer les camps de concentration nazis, a d'emblée connu un succès international : publié en 1942 aux États-Unis et au Mexique, pays que Seghers avait fini par atteindre, dans une grande précarité, après l'occupation de la France, *La Septième Croix* est bientôt imprimé à 600 000 exemplaires. En 1945, il est même porté à l'écran dans un film à la distribution prestigieuse, où s'illustre notamment l'acteur Spencer Tracy.

A lire ce roman, qui depuis dix ans était épuisé en français et dont les éditions Métailié publient aujourd'hui une

traduction admirable signée Françoise Toraille, on comprend pourquoi Hollywood s'est jeté dessus. Féconde en rebondissements, l'intrigue se résume comme suit : au milieu des années 1930, sept prisonniers politiques s'échappent d'un camp nazi ; le commandant, qui promet de les rattraper, fait dresser sept croix pour les y supplicier ; tous seront repris, sauf un ; la septième croix restera vide... Plus encore que l'intrigue, c'est l'écriture de Seghers qui appelait une adaptation au cinéma. Intensité narrative, art de la scénographie, découpage en plans-séquences, efficacité des ellipses, multiplication des points de vue, jeux d'ombre et de lumière, contrastes spectaculaires... ici l'image est première, l'événement se fait visuel, le regard commande l'Histoire. « *Vous avez appris à ma génération (...) à distinguer le bien du mal, écrivait Günter Grass à Anna Seghers en 1961. Votre roman m'a profondément marqué ; sa lecture a affûté mon regard.* »

Garder les yeux bien ouverts, Georg Heisler, le septième fugitif, sait qu'il y a là une question de vie ou de mort : « *Il connaissait la force terrible qui s'était jetée sur sa jeune existence, il connaissait sa propre force. Il savait désormais qui il était.* » Ce solide gaillard, grand séducteur ayant abandonné femme et enfant, est un militant communiste plus à l'aise dans le commentaire footballistique que dans le maniement des idées. Mais il connaît les règles de la clandestinité, le

On comprend pourquoi Hollywood s'est jeté sur ce livre. Ici l'image est première, l'événement se fait visuel, le regard commande l'Histoire

LIRE LA SUITE PAGE 2



MILES HYMAN



prix de la camaraderie. Après avoir longtemps rampé pour fuir l'enfer du camp, il retrouve un monde où la vie normale semble suivre son cours avec une insouciance obscène : ici, une odeur de café, là, une enfant qui ramasse son petit ruban vert... Mais ce que découvre le fugitif, en réalité, c'est un univers totalitaire hérissé de peurs médiocres ou gigantesques, une société livrée à la haine sagace des mouchards. L'aubergiste renseigne le chef d'ilot qui informe le chef d'immeuble qui confirme à votre fils SS qu'il a bien fait de dénoncer son père.

La Septième Croix explore les conditions d'une lucidité possible en situation extrême, et c'est ce qui rend ce texte proprement visionnaire. Comment rester humain quand on voit ce que l'homme fait à l'homme ? Comment maintenir sa conscience aux aguets ? Comment observer la foule des lâches ? Et comment distinguer les autres, ces quelques vaillants qui disent : « *Viens dormir à la maison* », tout en sachant que cette simple phrase vaudra demain à leur famille une visite de la Gestapo ? « *T'es vraiment celui qu'il faut pour faire ça ! Hier, à la même heure, tu étais heureux !* » Au cœur même de la terreur nazie, Seghers ranime les gestes hardis, salvateurs, ces coups de main qu'on se donnait au moment de glisser un tract sous la porte, ces mots de passe qui avaient été ceux du puissant mouvement ouvrier allemand avec ses syndicats, ses partis, ses sociétés de lecture, ses clubs sportifs.

L'indéfectible confiance

Récit d'évasion imaginé par une auteure en fuite, *La Septième Croix* est aussi un prodigieux roman sur la confiance, l'inexplicable et indéfectible confiance, écrit

par une femme qui a brûlé un exemplaire de son propre manuscrit, quelque part dans le Paris occupé, pour ne pas mettre en danger ceux qui l'hébergeaient. « *Seule l'expérience humaine est la garantie d'une œuvre durable* », notait jadis André Malraux, et on songe souvent à *L'Espoir* (1937) en lisant *La Septième Croix*, où la guerre d'Espagne apparaît à l'horizon. Et de même que Malraux évite le roman propagandiste en multipliant les points de vue, Anna Seghers bâtit un roman qui n'est pas un roman à thèse, mais plutôt un récit exemplaire doté d'une immense puissance symbolique, à la manière des paraboles évangéliques. Ainsi l'écrivaine inscrit-elle l'espérance de son héros communiste dans la mémoire longue de la communion chrétienne, comme en témoigne plus d'une scène magnifique, notamment celle où Georg trouve refuge dans la cathédrale de Mayence, ville natale de Seghers : « *Nuit après nuit, en vain et pour personne, jeté sur les dalles de la cathédrale vide, car des hôtes tels que Georg, ici aussi, il n'y en avait que tous les mille ans.* »

Entre fragilité intérieure et poésie lyrique, la conscience narrative du roman échappe à la vulgate idéologique qui sera hélas celle de son auteure, plus tard, dans cette Allemagne de l'Est dont Seghers fut l'une des grandes icônes littéraires (*lire ci-contre*), avant de mourir en 1983. En sorte que son style bouleversant de précision, cette écriture de la fraternité qui est alors la sienne, hisse *La Septième Croix* au niveau d'une méditation universelle sur l'amitié comme élan indestructible, la solidarité comme lâcheté surmontée.

■ JEAN BIRNBAUM

LA SEPTIÈME CROIX
(Das siebte Kreuz),
 d'Anna Seghers,
 traduit de l'allemand
 par Françoise Toraille,
 Métailié, 440 p., 22 €.